

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Mater Materia* de Jacques Languirand**

François Gallays

Numéro 19, automne 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40575ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gallays, F. (1980). Compte rendu de [*Mater Materia* de Jacques Languirand]. *Lettres québécoises*, (19), 72–72.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1980

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

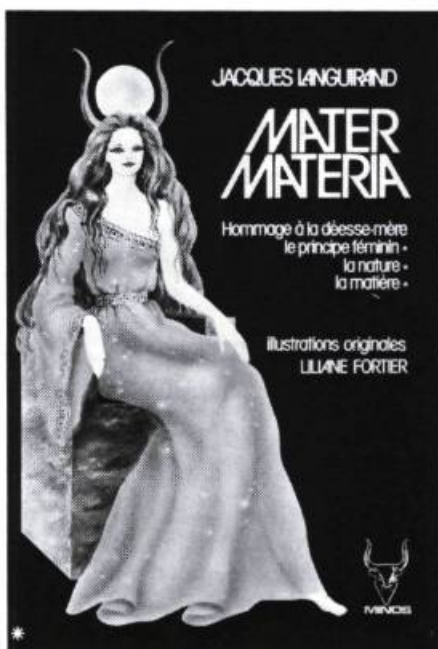
<https://www.erudit.org/fr/>

Mater Materia

de Jacques Languirand

L'image de la jeune déesse illustrant la couverture de ce dernier livre de Languirand me remet en mémoire la maquette d'un disque du groupe *Santana* où une femme, absolument splendide, en position d'offrande, surplombait une corne d'abondance qui déversait dans un beau et grand désordre et avec un luxe de couleurs inouï les fruits et les légumes d'on aurait dit toute la terre. À côté de cette divine Noire (Black Magic Woman), la jeune femme — dessin de Liliane Fortier qui a illustré le livre de Languirand — paraît un peu falote et peu incarnée me semble-t-il, d'autant plus qu'elle est l'illustration de la Mater Materia, cette Déesse-Mère, principe premier du monde et de la vie dont tout origine. Mais la comparaison est peut-être injuste car la figure qu'a dessinée Liliane Fortier, blonde et éthérée, projette une intention symbolique plus manifeste : la tête ornée de deux grandes cornes, symboles de puissance et la lune, sise entre celles-ci, symbole du principe féminin, sont une attestation de cette intention.

Les deux symboles, cornes et lune, expriment très précisément sur le mode symbolique l'essentiel des propos de Languirand. Tout en se gardant bien d'être féministe, celui-ci propose moins l'avènement d'un quelconque matriarcat où dominerait la femme que la substitution au principe masculin qui domine notre société et qui régit par conséquent la majorité de nos rapports, le principe féminin qui mettrait l'accent non plus sur Mars, dieu de la guerre, mais sur Vénus. Aux valeurs associées au principe masculin de contrainte, de compétition et de pouvoir, l'auteur souhaite l'obéissance au principe contraire avec ses qualités propres, soit l'emprise sur soi, l'esprit de coopération et les avantages mutuels(?). Avec le principe masculin, affirme Languirand,



rand, c'est la survivance du plus fort ; avec le principe féminin, la survivance du plus sage.

Cependant, certains propos de Languirand risquent de provoquer quelques grincements de dents chez celles parmi les féministes qui, pour la libération de leur sexe, ont emprunté le chemin de l'imitation un peu trop servile de leurs antagonistes en épousant les mêmes valeurs, car l'auteur souhaite que non seulement soit retrouvé mais que soit remis à l'honneur le rôle qu'il considère comme premier de la femme, celui de la maternité.

(. . .) toute femme (dans notre inconscient collectif) est réellement ou potentiellement, j'ajouterais symboliquement, une mère de la communauté ; où toute femme participe à la fonction du sexe féminin.

Car, au centre du principe féminin, on trouve essentiellement la fonction maternelle. Plus précisément, la

fonction sociale du sexe féminin. (p. 243)

Le passage au principe féminin s'accompagne nécessairement d'une radicale transformation d'attitude envers le monde, plus précisément envers la matière du monde, car avance Languirand, nous sommes tous de la matière en constante évolution. L'homme ne meurt pas : il est, grâce à la matière qui le compose, éternel. Et voilà enfin proposée la solution à l'angoisse que chacun devant le spectre de sa propre mort cache dans les recès de ses tripes. Au niveau inchoatif, informée et indifférenciée de la matière, Languirand a sans doute raison. Mais, moi, dans la mesure où ma conscience informe ce paquet de matière que je suis, occupant et très conscient de le faire, un espace et un temps déterminés, savoir que je suis fait de matière éternelle m'est et, je le sens, me sera d'un très piètre secours. Mais peut-être y a-t-il moyen par la pratique systématique d'exercices divers de développer une conscience autre, adaptée à cette nouvelle perception du monde que sont en train de développer des gens comme Jean Charon (physicien/philosophe) que cite Languirand et selon qui « au niveau subatomique, les électrons qui constituent notre corps enferment un espace et un temps différents de ceux auxquels nous sommes habitués ». Et toujours selon Charon « (d)ans l'espace-temps de nos électrons, l'ordre et la mémoire des événements passés s'enrichissent sans cesse ». (p. 206)

On le voit, une connaissance renouvelée de la matière peut entraîner une nouvelle conscience du monde et des êtres humains qui le peuplent. C'est le grand espoir qui fit vibrer d'enthousiasme tous ceux, et ils furent nombreux, qui il y a une quinzaine d'années annonçaient l'avènement du nouvel Âge : celui du Verseau. De ces prophètes, quelques-uns seulement, entêtés, se sont accrochés. Languirand, rendons-lui cet hommage, est un de ceux-là.

François Gallays